



<http://fanésdecarottes.canalblog.com>

Fanés de janvier 2008

N°4

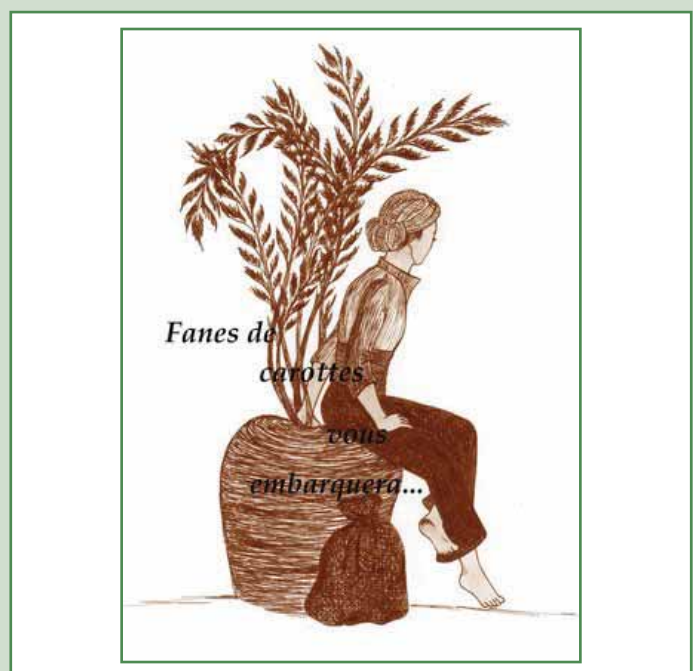
Le Fanzine du Blogzine

Chaque mois, pendant 1 an,
gagner un fan-art !

Série limitée, de douze exemplaires,
réalisée par Josefa.

Pour les gagner rien de plus simple,
devenez lecteur du blogzine !
Rendez-vous sur le blog :
<http://fanésdecarottes.canalblog.com> et
laissez-nous des commentaires, dont un
sur un fan-art encore disponible.

@ bientôt !





Edito

Tu as pris de bonnes résolutions -et si tu ne les as pas prises, elles ont été prises pour toi. Pas la peine de décider d'arrêter de fumer: où peux-tu encore le faire ?

Pas la peine de décider de faire un régime: halte aux matières grasses, seuls les OGM ont droit de passage.

Pas la peine de décider de réduire ta facture de téléphone: il ne te reste plus assez d'espace pour cela.

Et surtout, surtout, tu as décidé d'arrêter les bêtises et, quelle chance, les caméras de vidéo-surveillance te surveillent, partout, pour te dissuader, te réprimander, voire t'épingler. En 2008, même si tu ne l'as pas décidé, tu seras un bon citoyen, un bon travailleur, un bon consommateur, et le monde n'en sera pas meilleur.

Ici, sous les fanes, nous avons envie de remettre les horloges à l'heure: nous ne te disons pas de fumer, de manger des hamburgers et de jeter tes mégots et tes frites par terre, nous te laissons libre de prendre tes décisions, pour mauvaises qu'elles puissent être. Et au lieu de t'interdire ce qui est mauvais pour toi, pour ta santé et pour ta sécurité, nous avons demandé à des fées d'exaucer les vœux secrets de ton cœur...

Ici, sous les fanes, il ne coule pas des rivières

de guimauve, les nuages n'ont rien de chamallows, et même les chiloupettes sont inquiétantes. Alors mets dans ton baluchon nos rêves et quelques pastilles d'humour pour affronter le voyage, et ouvre grand les yeux :

la nouvelle année, c'est parti !

Appels permanents

Dictionnaire illustré de la SFFF

- Noms propres
- Noms communs
- Adjectifs
- Verbes
- Adverbes
- Locutions adverbiales...



Le principe :

- une **définition** comique, technique ou fantaisiste (en 1 000 signes maximum), et
- une **illustration**.

Recettes littéraires

Des recettes à base de fanes et/ou de carottes.

Pour jouer, on écrit un **texte** décrivant de la façon la plus littéraire possible l'élaboration d'une recette de cuisine, sucrée, salée, voire sucrée/salée, ainsi que la saveur du plat, son arôme, son aspect...

Et on joint une **photo** (voire plusieurs) du résultat (ou à la limite un très beau dessin).

Pas de science-fiction ici (enfin, seulement si vous y tenez), mais de la gourmandise et de l'épicurisme.

Sommaire

Edito	p. 2
Appels permanents	p. 2
Courrier des lecteurs	p. 3
Appels de janvier	p. 3
Horloges	p. 4
Feuilleton du dimanche	p. 10
<i>Saute-dragon</i> (parties 3 à 6 - à suivre)	
Dictionnaire illustré de la SFFF	p. 12
Recettes littéraires	p. 12
De l'autre côté de minuit ?	p. 13
Petit jeu d'atchoum	p. 16
Les auteurs de janvier	p. 26
Appels de février	p. 28
Mode d'emploi - Glossaire	p. 28

Courrier des lecteurs

Ce fut un mois terrible, Janvier. Nous sommes pas arrivées à temps. Et puis les carottes l'avons placé sous le signe des horloges, et en dans le jardin de Papistache ont gelé. Mais il y a effet nous avons couru, couru, et parfois nous ne eu de bons moments aussi, la preuve...

Appels de janvier

Horloges

Vous pouvez répondre à cet appel soit :

- sous forme de **texte** (en 10 000 signes maximum), soit
- sous forme d'œuvre **graphique** (dessin, bande dessinée et strips, photo, collage, etc.)

Petit jeu d'atouchoum

Voici la liste des vœux les plus désespérés que nous ayons reçus (*orthographe, grammaire et syntaxe sont également désespérées*) :

- *carotte que elle dise nos grands méres
- *chute de carotte
- *de quoi est composée une carotte
- *dessins engins spatiaux science-fiction
- *petit tapis volant à fabriquer
- *fanés + carottes + vertu
- *gâteau carottes pour chevaux
- *je hais les carottes
- *jeu des carottes
- *jolie jambe secrétaire
- *le tapis volant blabla
- *machine carotte
- *mon fils s'est énervé et a saigné du nez et fortes douleurs à la tête

- *mourir écrasé
- *on va pas se facher
- *respiré le sucre farine
- *signe visuel de la radioactivité sur les plantes
- *souffrance des légumes
- *structure moisissure de carotte
- *vidéo superbes pieds féminins chatouillés

Comment devenir une fée vous demandez-vous ?

Et attention, la réponse concerne aussi les hommes ! C'est extrêmement simple.

Il suffit de jouer à deux, un écrivain et un illustrateur, voire tout seul si vous avez tous les talents.

Vous choisissez un « vœu » et vous l'exaucez, schéma/illustration à l'appui.

Attention, vous n'avez pas de baguette magique, seulement le clavier (magique) de votre ordinateur (magique), un crayon/plume/feutre/tube de colle/appareilphoto/caméra (tous magiques) et vos talents de créateur (génial).

Vous devez donc **écrire une courte fiction**, sous forme de nouvelle, de définition, de mode d'emploi, de ce que vous voulez du moment que vous écrivez une fiction, entre 3000 et 5000 caractères (ni plus ni moins), et vous devez **l'illustrer** (dessin, photo, collage, schéma, vidéo...).



Bonne Année 2008 !

Nous vous souhaitons **plein de belles choses** pour cette nouvelle année !

Nous espérons que la nouvelle année vous apportera envie et motivation de participer (ou de continuer à participer) à notre **blogzine**, pour qu'il soit encore **plus riche, étonnant, marrant, foisonnant** !

Et n'oubliez pas de manger des **carottes** ! (surtout après une orgie de foie gras et de chocolats... ça vous fera du bien.)



RTT

Récit du Temps de Travail

Annick Bott

Quelle vie... Tu ne t'extirpes de ton abri douillet, où tu as dormi si longtemps, que pour travailler. Et le chronomètre de ta courte vie démarre. Tu as vingt-et-un jours devant toi.

Quelle agitation autour de toi ! Tes sœurs courent en tous sens. Elles sont belles, brunes, presque noires, bien velues. Leurs grands yeux brillent dans l'obscurité. Leur taille est mince et souple. Tu es curieuse de savoir si tu leur ressembles, mais à peine arrivée tu te fais houspiller, pas le temps d'être coquette au travail.

Tu n'as pas le choix, pour commencer, tu es au bas de l'échelle. Tout juste arrivée dans ce monde, tu n'es bonne qu'à récupérer. Nettoyage, élimination des débris de nourritures et de déchets divers. Pouah, même des excréments. Et, horreur, des cadavres. Vous les traînez à deux ou trois et les jetez dehors. Pas question que votre maison soit sale.

Mais que se passe-t-il ? Un besoin nouveau monte en toi, une force irrésistible. Ta frénésie de nettoyage disparaît, au profit d'une autre urgence : les petites sœurs à nourrir.

Ce sont de vraies goinfres : tu les ravitaillais sans interruption, et elles n'en ont jamais assez.

Certaines sont particulièrement exigeantes : il leur faut des produits de luxe, plus riches, en plus grosse quantité. Elles grossissent à vue d'yeux. Ces privilégiées ont le toupet de se prétendre supérieures, alors que

sans vous pour les nourrir et faire tourner la boîte, elles ne seraient pas là. Il y en a une comme ça chez vous en ce moment, elle se prétend reine mère. Vous, les travailleuses, bien que vous soyez prêtes à vous sacrifier pour elle, vous n'êtes rien pour elle...

Tu t'épuises à cette tâche -et pas question de faire une pause digestive. Quel diététicien fou a conçu ces régimes spéciaux ? Une grève à propos des régimes spéciaux, est-ce possible ? Il faudra y songer...

Tu ne comprends pas, tu as encore envie de changer d'activité. Il paraît que c'est en toi... Une de tes sœurs t'a parlé d'horloge biologique. Mais tu n'as rien compris à ses explications. Tu dois être trop bête. Tu fais ci et tu fais ça, c'est tout ce que tu comprends. On dit pourtant de toi que tu es une bonne ouvrière.

Maintenant, tu assures la ventilation de la maison, tu la parcours de la nurserie aux greniers.

Tu y rencontres un de tes frères : ce gros lourdaud a le culot de se vanter de ne pas travailler, de se faire loger et nourrir gratuitement. Est-ce possible ? Ici toutes tes sœurs sont actives. Si c'est vrai, il y a vraiment des injustices révoltantes ici.

Puis ton frangin te regarde

bizarrement, de ses gros yeux soupçonneux. Et il t'accuse de participer, comme toutes les autres, à un complot : on voudrait les tuer tous, lui et ses frères. Bien sûr, dans ces cas-là, tu démens automatiquement. Mais quand il s'éloigne, tu l' observes en repérant les endroits les plus vulnérables de son corps. Ça pourrait être utile...

Alarme ! Vite, vite, un ennemi ! Il est énorme, son armure est rayée de jaune et de noir. Il veut pénétrer dans votre maison. Vous vous précipitez en nombre. Il se défend énergiquement, il cherche à vous tuer. Mais votre supériorité numérique vous permet de prendre le dessus. Vous le lardez de coups répétés, jusqu'à la mort.

Et ouste, le cadavre est jeté, avec celui de quelques unes de tes sœurs qui ont perdu la vie dans cette lutte héroïque.

Après ces rencontres et ces émotions, tu reprends ton travail. Mais est-ce toi qui le décides ? Encore cette horloge bio... Hmm, bio-quoi déjà ? Bionique ? Biotique ? Tu ne sais plus. Ta seule certitude : tu ne peux plus rester ici. Des odeurs venues de l'extérieur t'attirent, il faut que tu sortes.

Tes sœurs t'indiquent où aller. Tu pars vers ce jardin, cet éden, ce garde-manger. Tu sais que tu vas y trouver de quoi nourrir la communauté.

Tu ne t'arrêteras jamais de faire ces allers-retours. Ce n'est



pas plus amusant que le reste, tu peux un peu butiner de-ci de-là, mais tu te charges si lourdement de provisions qu'arrivée à l'entrée de la maison tu titubes sous le fardeau. Seuls le froid, le vent, la

pluie et la nuit te permettent de prendre un peu de repos.

Un jour, tu te poseras sur cette touffe de sauge que tu aimes tant. Ton horloge s'arrêtera là. Et ce sera ta fin de petite

travailleuse anonyme, une parmi tant d'autres.

Apis Mellifica.



La chambre 13

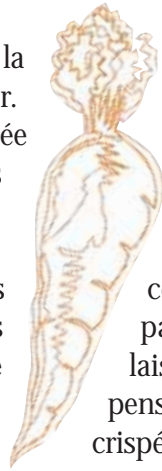
Rose

On le fit entrer dans la petite salle pour patienter. Aucune parole ne fut échangée et la porte se referma dans un claquement métallique.

La pièce était sans fenêtre, les murs blancs. Les seuls meubles étaient une table en bois assez imposante, trop pour cette si petite pièce, un banc, et une grande horloge. Un néon diffusait une lumière blanche. Pour s'asseoir, il fallait tourner le dos à la porte, enjamber le banc et on se retrouvait installé en face de l'horloge. Il n'y avait pas de magazines, pas la moindre plante verte dont on eût pu évaluer le dépérissement dans son pot trop étroit.

Il s'assit. Le banc était inconfortable et, passées quelques minutes, il ne put s'empêcher de remuer, cherchant la position la moins douloureuse. Mais il cessa bien vite ce manège, car les bruits désagréables du banc raclant le sol lui semblaient créer un décalage, une confusion.

C'était à cause du tic-tac de l'horloge. Le balancier émettait un bruit régulier, un son d'engrenage bien huilé.



Il se força à rester immobile, et le tic-tac envahit la pièce. Au début ce son l'apaisa ; pas besoin de distraction, quand le temps s'écoule comme une berceuse. Mais pas moyen non plus de laisser libre cours à ses pensées, dans l'attente un peu crispée du battement suivant.

Son regard restait fixé sur le balancier. Le métal reflétait des ombres mouvantes... mais bientôt il lui sembla qu'une tache de couleur étrange apparaissait, puis disparaissait, tordue, sur le mur derrière lui. C'était une tache minuscule, un confetti sombre, peut-être rien.

Il se retourna et inspecta le mur. Il ne tarda pas à trouver ce qui se révélait par intermittence dans le balancier métallique. C'était un petit morceau de papier déchiré, enveloppé dans un mouton de poussière. « Pas très propre, ici », grommela-t-il en saisissant le gros confetti et en en détachant la poussière, dans laquelle s'était pris ce qui ressemblait à un long cheveu blanc. Il repensa aux cheveux d'Anna, blancs sur l'oreiller d'un blanc impeccable, lavé tous les deux jours.

Il fit tourner précautionneusement le fragment entre ses doigts, les sourcils froncés : il devait avoir été arraché à une page des magazines que l'on ne trouvait pas dans la pièce. « Blanchir » et « mijot... » était-il inscrit sur l'une des faces, tandis que l'autre représentait un angle d'une boîte blanche portant une inscription en « ol », probablement une publicité pour un médicament.

Il sursauta. La porte venait de s'ouvrir, dans un mouvement plein d'autorité. Il se redressa aussitôt, frottant ses doigts pour les débarrasser de la poussière, époussetant sa veste au cas où. Mais le personnage en blouse blanche qui fit son entrée dans la pièce ne daigna pas le regarder (son visage affichait par ailleurs un air désapprobateur) et avança juste assez dans la pièce pour poser quelque chose sur la table. Avant que l'homme ait eu le temps de formuler une question, avant même qu'il ait eu le temps de noter que le couloir semblait étrangement silencieux (cela ne lui revint qu'après, et ce silence lui parut si étrange qu'il résolut de ne pas y penser), la porte se referma sur l'intrus et la pièce reprit son habituel aspect incongru.

L'homme se rassit en enjambant le banc et entendit plus qu'il ne vit ce qui avait été déposé : c'était un petit réveil. Il émettait comme l'horloge un bruit régulier, mais qui semblait comme plastifié, artificiel, par rapport aux battements pro-fonds de l'horloge. Il lui semblait d'ailleurs que les deux pendules ne s'accordaient pas, et c'était bien ce qu'il entendait : les battements de l'horloge et ceux du réveil étaient décalés !

Quelque chose s'affola dans sa poitrine, il lui sembla que son pouls s'accélérait et que sa vue se brouillait. Il ferma les yeux et se força à respirer pour reprendre son calme, mais son cœur galopait, et il ne savait sur quel rythme calquer les coups dans sa poitrine.

Quand le malaise se dissipa, ses yeux se fixèrent sur le cadran du petit réveil et la course reprit à l'intérieur : vingt-et-une heure vingt-cinq ! Ce n'était pas possible ! Il n'avait pas pu rester aussi longtemps dans cette pièce exigüe ! Le visage d'Anna lui revint, comme un reproche... Il fallait qu'il sorte de cette pièce et qu'il reprenne le lendemain cette attente ridicule !

Il se leva et actionna la poignée de la porte. Elle résista. Il opéra une nouvelle pression. Rien. Impossible de sortir ! Cette chambre blanche, une prison ! Son premier réflexe fut de tambouriner contre la porte avec l'énergie du désespoir et d'appeler au secours.

Au bout de quelques minutes, un judas s'ouvrit et un œil veiné de sang roula dans une orbite. « Voulez-vous vous tenir

correctement ! » le houspilla une voix qui devait être celle du cyclope. « Attendez votre tour ! » ajouta-t-il en refermant le judas d'un geste sec.

Il y avait quelqu'un derrière la porte... Son tour viendrait donc... Le simple fait de sentir une autre présence humaine, même hostile, de l'autre côté de la porte le rasséra un peu. On ne l'avait pas oublié. Il s'agissait juste d'être patient.

C'est alors qu'il leva les yeux vers l'horloge et qu'un froid glacial envahit sa poitrine. Vingt-trois heures cinquante-quatre, affichait-elle. C'était impossible.

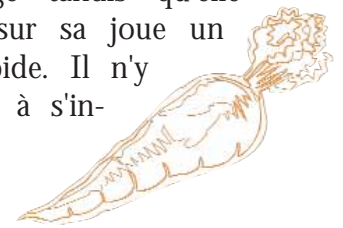
Il tourna les yeux vers le

réveil, dont les aiguilles avaient à peine avancé, mais qui n'émettait plus qu'un faible bruit, qu'il entendait à peine.

La glace gagna ses entrailles. Tout se brouilla.

Plus tard, il perçut tout de même, au loin, les douze coups de l'horloge.

La porte s'ouvrit. Anna entra, un oreiller à la main. Elle souleva délicatement sa tête et la cala sur l'oreiller, d'un blanc immaculé. Ses cheveux frôlèrent son visage tandis qu'elle déposait sur sa joue un baiser rapide. Il n'y avait plus à s'inquiéter.



Heures labyrinthiques

Vanina





Microcosme de comtoise

InFolio

C'est toujours la même chose, toujours et encore... Ce bruit... Quelle idée ont eue les anciens de nous emmener là ?

En ce temps-là, j'étais jeune. Nous étions nombreux, il y avait abondance. Un groupe de jeunes, dont je faisais partie, a alors été formé pour partir et agrandir notre territoire.

Au fil des générations, nous avons appris à être prudents, certains bois s'étaient avérés empoisonnés. Il y avait donc toujours avec ces groupes de colons quelques ingrats, des ennemis, des voleurs. Ils avaient été jugés et devaient leur survie au fait qu'ils avaient accepté ce rôle : ils étaient nos cobayes pour la première percée.

Plusieurs fois, lors de missions de colonisation, l'ancien qui accompagnait le groupe avait désigné un bois et le cobaye n'avait pas survécu à la première percée.

Cette fois-là, nous avons eu de la chance, celui qui avait entamé la première galerie ne s'était pas tordu de douleur et n'était pas mort. Pourtant on avait attendu quelques cycles d'obscurité, pour être bien sûrs. Le cobaye était toujours vivant. Il avait racheté sa dette au groupe, il put poursuivre la galerie qu'il avait entamée et se lover au fond. Les autres cobayes en étaient pour leur peur et purent eux aussi prendre leur place dans notre groupe, et se faire une galerie. Tel était le marché.

Chacun de nous creusa alors la sienne : nous étions soulagés

d'avoir précédé le froid qui arrivait.

Le cycle de froid passé, nous sortîmes de notre torpeur et entreprîmes d'élargir notre emprise sur ce bois. Nous creusâmes nos galeries, elles se rejoignirent, le cycle de vie reprit. Le calme régnait à cette époque. La colonie était prospère, on échangeait de la population et des vivres avec notre site d'origine... J'étais encore jeune alors.

Un nouveau cycle de froid passa sans encombre. Mais immédiatement après, notre habitat subit un gros changement : tout fut secoué ! Certains d'entre nous qui se trouvaient près des sorties de galeries lors des premières secousses disparurent. Nous ressentîmes de grandes vibrations pendant plusieurs cycles d'obscurité. Chacun se terra au fin fond de sa cavité.

Puis tout redevint calme, et nous pûmes reprendre nos activités.

Mais très vite l'anxiété monta dans le groupe : toutes ces choses gigantesques qui formaient notre horizon hors du bois, tout notre environnement avait changé. Les couleurs, les odeurs, l'humidité... tout !

Tout portait à croire que notre foyer avait été déplacé. Les plus anciens de la colonie se souvenaient de ce que d'autres anciens avaient raconté : des événements similaires s'étaient déjà produits. Des colo-

nies avaient disparu, et leur bois également, en l'espace d'un cycle d'obscurité ! Ils attribuaient ça à des forces qui dépassent notre compréhension, des forces capables de déplacer les bois. Ces forces étaient craintes. On leur attribuait la capacité de répandre des liquides capables de tuer des colonies entières, et de rendre un bois mortel.

D'ailleurs, ce qui devait arriver arriva -comme une conséquence de notre déplacement. Alors que notre bois commençait à bien sécher et redevenir agréable, notre colonie fut de nouveau la victime de ces forces supérieures.

Notre bois fut attaqué par ce fameux liquide mortel. Il s'immisça dans l'entrée de nos galeries. Il empoisonna le bois, tuant par la même tous ceux qui se trouvaient trop près de l'extérieur.

Seuls survécurent ceux d'entre nous qui avaient, par hasard et chance, construit leurs abris dans les profondeurs du bois. Je fais partie de ces rares survivants.

Pendant plusieurs cycles, nous luttâmes pour faire revivre la colonie. Nous évitions les zones contaminées, jusqu'à ce qu'un jeune imprudent laissé sans surveillance s'y aventure, et y survive. Etrangement, les nouvelles générations n'étaient plus sensibles au poison de notre bois.

Pendant tout ce temps, notre environnement fut à plusieurs reprises agité de nouveaux soubresauts, nous



obligeant à nous terrer dans les profondeurs du bois de crainte de tomber à l'extérieur.

Puis enfin une douce vie se réinstalla progressivement sur la colonie.

Cette accalmie fut là encore de courte durée.

Tout commença par un bruit. Un bruit continu. Mais il ne dura pas très longtemps.

Ça aurait pu s'arrêter là, mais alors une légère vibration prit naissance. Puis un bruit sourd s'y superposa, régulier comme le grattement lors des percées.

Nous n'étions pas au bout de nos peines. Plusieurs fois dans un cycle d'obscurité se déclencha un autre bruit, strident celui-ci, saccadé. Il durait plus ou moins longtemps selon les fois, mourant progressivement, et était accompagné de grandes vibrations.

Un grand conseil fut alors mis en place pour décider de ce que nous devons faire. Deux missions furent lancées : l'une devait explorer le bois pour essayer de comprendre, l'autre devait partir à la recherche d'un autre bois.

Quelques membres de la première mission revirent au bout de plusieurs cycles d'obscurité en disant qu'une chose gigantesque qui n'était pas du bois allait et venait, en se rapprochant régulièrement de la paroi, et ce au même rythme que le battement sourd.

C'est alors que le bruit continu fit sa réapparition. Comme la première fois, il ne dura pas longtemps.

La légère vibration, tout comme les battements sourds,

ne s'arrêtait pas un instant. Le tumulte strident, quant à lui, revenait encore et encore.

L'observation de l'objet allant et venant se poursuivit.

On vit alors un autre élément, tout aussi imposant, se déplacer brutalement vers le haut alors que le bruit continu retentissait. En l'espace de quelques cycles, ce même objet revint, passa très lentement face à eux, et disparu vers le bas... pour remonter tout aussi vite quand on entendit de nouveau le son continu.

La mission partie à la recherche d'un autre bois revint quelques cycles plus tard.

Ils étaient exténués, quelques-uns même manquaient à l'appel. Mais ils n'avaient pas trouvé de nouveau refuge. Les matériaux accessibles ne nous étaient pas favorables, pas m o y e n

de les percer.

Nos explorations ne s'arrêtèrent pas pour autant, d'autres missions externes furent mises en place, en vain.

L'étude des vibrations stridentes battait également son plein. En faisant un trou dans la paroi de la galerie lors de chaque grande vibration accompagnée du bruit aigu, nous découvrîmes que ce phénomène se reproduisait toujours le même nombre de fois pendant un cycle d'obscurité.

Petit à petit, une régularité fut même relevée. Sur la moitié de nos pattes, ce qui fait trois fois de suite, il y avait un son bref. La fois qui suivait avait une durée variable.

En étudiant ce son de durée variable, une nouvelle observation fut faite. Sa durée était d'abord croissante, le nombre de saccades augmentant d'une unité à chaque fois. Il croissait jusque mes pattes ajoutées aux pattes d'un autre colon, pour revenir ensuite à un seul son bref. Le retour à une seule saccade ayant lieu deux fois par cycle d'obscurité.

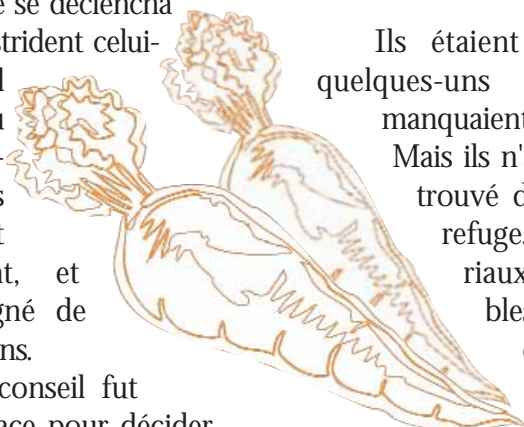
Aujourd'hui, alors que je vous parle, pour l'histoire et la mémoire de notre groupe, je me fais vieux. Mes cycles sont comptés. Je suis l'ancien auquel vous vous adressez pour les conseils. Alors écoutez-moi. Même si nous ne comprenons ni le sens ni le but de tous ces bruits et de ces mouvements, nous savons aussi que la colonie ne peut, dans l'état actuel des choses, quitter ce bois. Nous devons donc en prendre soin, continuer à nous y adapter. Ce bois est encore grand, il y a un grand volume inexploité pour les générations futures. N'affaiblissez pas trop sa base, ni ses parois comme nous vous l'avons toujours enseigné, il ne doit pas s'écrouler.

Et tout ceci n'est pas mauvais.

Avez-vous remarqué, ceux qui ont connu l'avant, comme moi, que la période froide n'existe pas ici ? Nous n'avons plus cette eau qui parfois ruisseauait sur la paroi externe, risquant de noyer nos galeries !

J'ai aussi le sentiment, au fond de moi, d'avoir vécu bien plus longtemps que je ne l'aurais dû, de ressentir plus de choses qu'avant. Peut-être est-ce grâce à la douce température qui règne en ces lieux. Peut-être est-ce grâce à ce poison qui a changé des choses en nous.

Nous ne craignons d'ailleurs



plus ses effets. Si nous arrivions à trouver un bois pour fonder une nouvelle colonie, je crois que nous n'aurions plus besoin de le tester. Il n'y a plus de cobayes dans notre colonie, et c'est aussi bien.

Et les plus jeunes d'entre vous, qui n'ont pas connu l'avant, ne sont même pas conscients de la vibration continue du bois. Vous êtes totalement adaptés à cet environnement soumis à de brusques vibrations. Vous n'avez pas peur comme nous avons eu peur, c'est naturel pour vous !

Nous avons commencé à donner des noms à ces coups

saccadés, une patte, deux pattes, trois pattes ne suffisant plus à les désigner. Ils rythment nos vies. Combien de fois ai-je entendu l'un de vous dire, par exemple, qu'après le troisième coup simple après le grand tumulte de -attendez, mes trois pattes et deux encore, on avait dit que c'était troi-deu, ou treu comme certains disent déjà ?- vous alliez faire ci, ou arrêter ça... Qui se réfère à l'obscurité maintenant ?

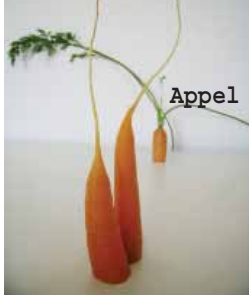
Allez, j'ai trop parlé, trop de coups ont retenti depuis que je vous ai réunis pour m'écouter. Je dois me reposer maintenant. Ne me dérangez pas avant le tumulte de troi-troi-deu.



Les 13 coups de minuit

Vanina





Feuilleton du dimanche



Saute-dragon

Résumé de l'épisode précédent : d'accord il faut gagner sa croûte, mais là vraiment, c'en est trop pour « M. Le Black », obligé d'écrire les aventures de nos héros pour le compte d'un auteur bidon. Tant pis, il va improviser...

Troisième épisode

InFolio

Ce fut d'abord un travail acharné pour tordre le cou à ce dragon. Au fond de lui, c'est sa compagne qu'il avait envie d'étrangler. Elle était dans la chambre voisine et ronflait comme un sonneur, l'empêchant de se concentrer.

Comment bien faire transparaître la nonchalance du dragon, cet air triste qui l'imprégnait sans qu'il ne soit trop palpable qu'il s'était fait manipuler ? Surtout ne pas faire parler Lolita avec Ajdar. Pas tout de suite. Cette conversation trahirait immédiatement le fait que Lolita et Ajdar étaient complices, que la princesse avait tout manigancé pour échapper à Barnabé, mais également qu'elle était en train de berner Ajdar.

Cette histoire devait être finie pour le lendemain. Le lendemain ! Et les heures avançaient, et l'aube approchait !

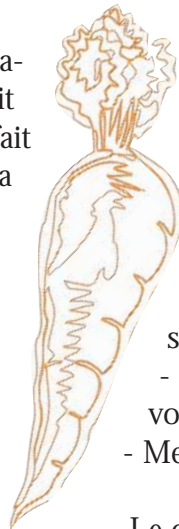
Il attaqua un paragraphe, faisant intervenir Barnabé et sa quête. Le héros sillonnait Kanouplé, questionnant encore et encore, décrivant de façon de plus en plus idéalisée sa douce Lolita... Partout il rencontrait des regards étranges, des gens effrayés...

Quelques instants le sommeil fut plus fort que lui. Ce fut suffisant pour que la magie du monde qu'il avait créé l'envahisse. Ses bras, sa tête et bientôt tout son corps traversèrent la feuille de papier.

Il fut soudain baigné de chaleur, de sable, d'encens... Il était à Kanouplé, dans la peau du

riche marchand qui venait de renseigner Barnabé, il le vit s'éloigner, les épaules voûtées.

Malgré sa surprise immense, et sa crainte, cette image lui fit prendre bien vite une résolution. Il décida d'aller lui-même régler son compte à cette histoire ! Lui, M. Le Black, il en était l'auteur et savait mieux que quiconque où se trouvait Ajdar le dragon ! Son plan s'échafauda bien vite : il allait rattraper Barnabé, et lui proposer son aide. Une fois dans le repaire d'Ajdar, il faudrait ouvrir les yeux à cette bestiole afin qu'elle comprenne que Lolita l'avait manipulé et ne s'intéressait qu'à l'or de la rançon. Et Barnabé, le pauvre, devrait lui aussi réaliser que sa belle princesse Lolita avait voulu le fuir.



Quatrième épisode

Kloelle

Le jeune homme entreprenait l'ascension des pentes rocailleuses qui surplombaient la ville, il l'interpella :

- Barnabé, attendez-moi, finalement je vous accompagne !
- Merci l'ami...

Le chemin qui menait aux chutes noires était malaisé. Pour se donner du courage Barnabé me chanta la beauté de sa belle, la fraîcheur de son sourire, le miel de son regard. Et puis, sur un ton plus mélancolique, il entreprit le récit de sa disparition et cria l'espoir qu'il avait de la serrer contre lui ce soir-même.

Je n'eus pas le courage de lui dire les manipulations et la cupidité de la princesse Lolita. Lui et Ajdar apprendraient bien assez tôt qu'elle avait le cœur vide et que seul l'or de la rançon lui importait. Les chutes noires étaient maintenant à portée de regard, nous nous rapprochions de l'antre du dragon Ajdar. Le jeune homme pressa

le pas, le visage plein de ce bonheur qui illumine les cœurs amoureux. J'avais du mal à le suivre, engoncé que j'étais dans le corps bedonnant du florissant marchand de calembredaines. Le pauvre garçon ne savait pas encore qu'il lui faudrait en découdre avec mon énigme avant d'espérer ouvrir les portes du royaume d'Ajdar. J'avais imaginé un rébus redoutable à la hauteur de ma réputation. Dire que Le Black, auteur à succès, arpentait pour l'heure les hautes montagnes de Kanouplé en compagnie du jeune et courageux héros qu'il avait lui même imaginé !

Cinquième épisode

Vanina

Oui, mais voilà, au fur et à mesure que nous progressions vers le cœur de ces hautes montagnes sans fin qui dominent le pays, que nous nous rapprochions des chutes noires, celles-ci semblaient de plus en plus s'éloigner. Seulement habité de son Amour, Barnabé pressait le pas, mais plus il augmentait la cadence, plus la princesse Lolita semblait devenir inaccessible...

Par quelle magie l'ancre du dragon Ajdar s'éloignait-il au fur et à mesure que l'on tentait de s'en approcher ? La princesse était presque à portée de regard, la rançon rassemblée, et pourtant...

Notre amoureux fit alors une pause pour réfléchir, il lui fallait trouver une stratégie, son désespoir était à la hauteur du bonheur qu'il avait éprouvé lorsque plus tôt nous avions enfin aperçu les chutes noires, mais cela n'altérait en rien sa volonté. Je profitais de cet instant de répit pour me reposer de ce corps trop lourd que m'offrait le marchand de calembredaines. L'instant où il faudrait à Barnabé répondre à l'énigme que j'avais imaginé, moi Le Black, auteur à succès, approchait à grands pas. Quant à Ajdar et à mon héros courageux, ce n'est qu'une fois dans l'ancre, la rançon payée, qu'ils se rendraient compte de quel machiavélisme et de quelle cupidité était capable la belle princesse Lolita. Pour l'heure, Barnabé s'apprêtait à m'interpeller...

Sixième épisode

Malaurie

- Hé ! Le Black !
- Ouais !
- Réponds ! Quelle chiloupette veux-tu prendre ce soir ?

Il n'y avait que deux chiloupettes. Je me doutais bien que le piège qu'il me tendait était imparable. Comment allais-je m'en sortir ? Soudain, je me souvins que Barnabé n'avait jamais vu Lolita pas plus qu'Ajdar, je pourrais alors lui dire combien ces fameuses chutes noires avaleraient sans aucun doute chacune des deux chiloupette sans distinction, il n'était alors plus question d'en choisir une ou l'autre et il lui fallu se concentrer sur l'énigme que je m'empressais de lui poser.

- Barnabé, pourquoi la chiloupette de droite est-elle plus petite que Lolita et pourquoi Ajdar, ce dragon impétueux, refuse de croquer la chiloupette de gauche ? Hein, pourquoi ?

A mon grand étonnement, Barnabé n'hésita pas une seconde, il avala une carotte verte, garantie sans OGM, et me répondit sur le pouce.

- Je suis content !
- Ah ?
- Oui, cela faisait si longtemps que ma mère m'interdisait de parler des chutes noires. Je ne pensais pas qu'un jour, quelqu'un d'aussi connu que toi m'accorderait l'occasion d'évoquer leur présence. Je suis flatté.

Je ne savais pas si c'était du flair ou quelque chose d'approchant mais j'étais bluffé. Pourquoi, donc me parlait-il des chutes noires maintenant, connaissait-il leur pouvoir, ne voyait-il pas avec évidence que les deux chiloupettes n'attendaient qu'un signe pour passer à l'action ? Foi de Black, je ne pouvais pas le laisser divaguer aussi loin de son esprit. Je décidai de prendre les choses en main.

à suivre...





Dictionnaire illustré de la SFFF

Carophonie



n. f. Entre cacophonie et homophonie. Rencontre et répétition de sons identiques à base de carottes, voire de fanes...

« Caro téléphone, car au téléphone, carotte ailée "phone" » (Extrait de « Carotte et les faunes » de V. H.)

Vanina

Mandoline



a) Objet inaccessible, mystérieux et silencieux. -Autrefois une mandoline à cordes était pendue dans la salle à manger de la maison du quartier Saint Roch.

b) Objet indispensable, efficace et silencieux (sauf quand l'utilisateur se blesse). -Aujourd'hui la mandoline de cuisine est un objet offert par les expertes en tortures sur les légumes et principalement les carottes.

c) mot d'argot napolitain, de plus en plus usité par la police. -« Après une nuit à la mandoline, tu auras peut-être les idées plus claires... »

Véron

Recettes littéraires

Carottes à l'orientale

Rose



Elle avait troqué les ciseaux contre un éplucheur à l'aide duquel elle émettait rythmiquement de longues et fines épluchures, qui s'entassaient avec une légèreté parfois un brin désordonnée. Un instant plus tard, le petit monticule de pelures allait s'étaler en éventail sur les fanes abandonnées. Les carottes, elles, se serraient dans un récipient d'eau froide.

Elle avait troqué l'éplucheur contre un couteau bien aiguisé, à l'aide duquel elle détaillait les carottes en petits bâtonnets. Il était difficile d'obtenir toujours le même calibre, mais elle s'y employait, autant que possible. Au milieu de l'ouvrage, elle déposa son couteau, et, de sa main mouillée, pressa le bouton de la radio.

Une musique orientale envahit la cuisine.

En guise d'accompagnement, le couvercle sur la casserole trembla. Alertée par ce frémissement métallique, elle souleva le couvercle et jeta toutes les carottes bien taillées dans le bain chaud ; un

Tout devait être parfait.

A quatorze heures juste, elle saisit la botte de carottes achetées le matin au marché et leur ôta leurs fanes d'un coup de ciseaux précis. Un instant plus tard, la poubelle se refermait sur le bouquet vert.

nuage de vapeur lui enveloppa le visage. Elle se souvint qu'elle voulait se faire un masque, afin d'avoir la peau la plus douce possible. Elle s'accorda une seconde devant le miroir de l'entrée, dans lequel elle constata que son visage, exempt du moindre point noir, manifestait sa santé ordinaire. Puis elle revint à ses carottes, garda les yeux rivés sur l'horloge. Il fallait que le bain les attendrisse, les rende un peu fondantes, mais pas plus.

Quelques minutes plus tard, les carottes fumantes furent donc extirpées de l'étuve et déposées dans un saladier qu'elles couvrirent de buée. Une première cuillerée d'huile d'olive vint les napper, suivie de plusieurs autres, jusqu'à ce que, brassées en tous sens, elles soient intégralement enrobées du liquide onctueux.

Elle les saupoudra alors de sel -fit quelques retouches, puis actionna le moulin à poivre, et enfin sema de la façon la plus uniforme possible des graines de cumin. Elle mélangea afin que les graines s'immiscent plus intimement au sein des bâtonnets de carottes et abandonna le saladier le temps d'un bain. Quand elle revint dans la cuisine, le visage verdi au masque purifiant, le saladier s'était rafraîchi. Elle le recouvrit d'un film et le rangea dans le frigo, où elle l'oublia le temps de recouvrir son corps entier d'huile parfumée, dans la salle de bain embuée.

A dix-neuf heures trente, elle le tira de son caveau glacé et saupoudra les bâtonnets de carottes de basilic. Ensuite elle laissa le saladier traîner un peu sur la table. Malgré les seize degrés, elle décida d'accueillir son hôte au jardin, où l'orange givré des carottes se marierait si bien au vert de la pelouse. Elle transporta le saladier sur la table de jardin, alluma quelques bougies, ajusta un châle sur ses épaules. Elle n'entendit pas sonner la première fois. Finalement, le visiteur poussa la porte et elle fut tirée de sa rêverie par la fuite précipitée d'un chat roux dans le jardin. Son hôte était au milieu du salon, caché derrière un grand bouquet de fleurs. Elle ne distingua d'abord que sa chemise mauve et ne put réprimer une grimace de déception.



De l'autre côté de minuit ?

Stella Sabbat

Dans le réjouissant *La nuit du Jabberwock* de Fredric Brown, Doc Støeger, propriétaire et rédacteur en chef du *Carmel City Clarion* (dont il est aussi l'unique journaliste) a cet échange avec sa femme de ménage, Mrs Carr :

« A votre avis, Mrs Carr, qu'est-ce qui est important ?

Elle pencha la tête de côté et envisagea, sérieusement, la question.

- Et bien, le travail est important, non ?

- Pas du tout, assurai-je. J'ai le regret de vous donner zéro. Le travail n'est qu'un moyen en vue d'une fin. Nous travaillons afin de nous permettre de faire les choses importantes de la vie, qui sont celles que nous voulons faire. Faire ce que l'on veut, c'est ça, le plus important. »[1]

En ces temps où l'on voudrait nous faire croire que le travail constitue, sinon la valeur essentielle, au moins l'une des valeurs les plus importantes de la vie et l'aune à partir de laquelle se mesure l'utilité des individus, la définition

de Doc Støeger -et de Brown- redonne au travail ce qui devrait être sa place : celle d'un « moyen en vue d'une fin » qui ne serait elle dictée que par notre subjectivité, nos envies, notre curiosité....

Cette définition se situe à l'opposé de la définition du travail qui est induite dans le trop entendu « travailler plus pour gagner plus ». Elle n'a rien à voir non plus avec l'image du salarié idéal que projette notre société : celle d'un salarié qui s'investit totalement dans son travail, dont la personnalité (le « profil ») est aussi importante que les capacités, qui adhère à la « culture de l'entreprise », qui doit être « autonome » sous la forme d'objectifs non seulement à atteindre, mais aussi à fixer... le tout contribuant, dans certaines entreprises en tous cas, à brouiller la frontière entre la vie privée et la vie professionnelle. Des entreprises telles que Microsoft, Apple ou Amazon proposent ainsi à leurs salariés des garderies, des salles de gymnastique, des

terrains de sport, des cafés, une blanchisserie, un bureau de poste.. et même un club de rencontres[2]. Pas de quoi hurlez, me direz-vous? Et bien ce n'est pas si sûr : d'une part, comme le souligne Ibrahim Warde, l'objectif poursuivi par ces entreprises est « de permettre aux salariés (...) de se surmener dans de meilleures conditions, car le bien être accroît la productivité »[3]; d'autre part, « ce nouveau contrat social est à sens unique : l'employé doit se donner corps et âme, mais l'entreprise n'a pas d'états d'âme lorsqu'elle dégraisse ou rationalise ses effectifs, privant du coup l'employé de son emploi, de sa famille et de sa communauté. »[4]



Certes, les tenants du slogan « travailler plus pour gagner plus » font eux aussi du travail -ou du surmenage- un moyen en vue d'une fin : « gagner plus », qui à son tour devrait permettre d'atteindre une autre fin, « consommer plus », ce cercle prétendument « vertueux » étant supposé assurer le bien-être de chacun - la consommation, voire l'hyperconsommation -et de tous- la croissance.

La (prétendue) logique mathématique induite dans ce dogme ne me convainc pas. En outre, la croissance représente-t-elle la fin ultime vers laquelle devrait tendre toute société? A quel prix, en particulier pour l'environnement? Est-il seulement utile de relancer la croissance? Dans le Monde diplomatique de janvier 2008,

François Ruffin rappelle que tout au long du XX^e siècle -à l'exception de l'époque des « trente glorieuses » (1945-1975) -la croissance a été aux alentours de 2 %, soit son taux actuel. Or, le XX^e siècle fut « un siècle qui ne se priva ni de progrès technique ou humain, ni de bâtir des protections salariales »[5] (la Sécurité sociale, les retraites, les congés payés...). Faire peser la responsabilité de la baisse de leur pouvoir d'achat sur les salariés eux-mêmes et, par ricochet, les rendre responsables de la faiblesse -supposée - du taux de croissance n'est-ce pas proposer une explication simpliste à une réalité qui est beaucoup plus complexe? Cela ne revient-il pas à nier l'un des facteurs essentiels de la baisse du pouvoir d'achat : une mauvaise répartition des richesses? Ainsi, explique François Ruffin, « en vingt ans, la part des salaires dans le produit intérieur brut français a baissé de 9,3 %, ce qui correspond à plus de 100 milliards d'euros »[6] -soit plus d'une dizaine de fois le déficit de la Sécurité sociale (12 milliards) et une vingtaine de fois celui des retraites (5 milliards) « en partie transférés vers le capital », autrement dit vers les actionnaires.

Plus que cela, la croissance - et l'on pourrait presque parler de « culte de la croissance » - représente pour les politiques un pis-aller qui les dispensent de s'attaquer au problème des inégalités. C'est en tous cas ce que traduisent les propos d'Henry Wallich, qui fut gouverneur de la Réserve fédérale

américaine de 1974 à 1986 : « La croissance est un substitut à l'égalité des revenus. Tant qu'il y a de la croissance, il y a de l'espoir, et cela rend tolérables les grands écarts de revenus. »[7] Cette utilisation de la croissance comme « un sédatif politique qui étouffe la contestation, permet aux gouvernements d'éviter l'affrontement avec les riches, empêche de bâtir une économie juste et durable »[8], et son corollaire, l'hyperconsommation, à laquelle nous incitent le marketing, les conventions sociales, le besoin -ou le désir? - de se sentir relié à une communauté dont la possession de biens marque l'appartenance... se retrouvent dans cet idéal de social-démocratie qu'est Cerclon, dont le mode de fonctionnement est décrit par le brillantissime Alain Damasio. Comme le montre cette confrontation entre le président de Cerclon, A, et Capt, volté magnifique :

« (...) Vous ne savez pas ce que peut un peuple. Vous ne voulez pas le savoir, A, surtout pas... Vous croyez gouverner, du haut de vos trente étages, mais c'est la Peur qui vous gouverne -la peur de cette masse incontrôlable qui vous pousse sans cesse à la prendre en charge, à la prendre en main, à la réguler, à la canaliser pour qu'elle s'écoule, sans heurt surtout! dans vos tamis. Je vais vous dire le fond de vos tripes : vous tremblez de voir un jour un peuple libre, un peuple qui vit, un peuple qui vibre !
- (...) Ce qui est utopique, ce ne sont pas vos idées, ce ne sont pas vos projets ; c'est cette foi

irraisonnée que vous avez dans le peuple, dans ce que peut le peuple comme vous dites, comme si le peuple n'était pas quelque chose de foncièrement passif, malléable, indécis... (...) - Il n'a surtout pas d'armes. Dévitalisé par le confort et la consommation, où trouverait-il les ressources pour se battre ? Le goût de la lutte est une qualité qu'on inhibe ou stimule. Tout est question d'éducation, vous le savez pertinemment. »[9]

Les satisfactions que l'on retire de cet excès de confort et de l'hyperconsommation compensent-elles la « dévitalisation » qui les accompagne ? En sommes-nous plus heureux ? Non. Un psychologue américain, Tim Kasser, a montré que si sur les quarante dernières années le revenu par habitant a été en constante augmentation aux Etats-Unis, le nombre de personnes se déclarant « très heureuses » est lui resté stable. L'écart entre le revenu et le fait de se sentir heureux n'a donc pas cessé d'augmenter. Kasser explique ce phénomène par le fait que l'hyperconsommation « est une réponse à l'insécurité » : « Le génie de ce système fondé sur l'insécurité est qu'il est autoalimenté. Plus on ressent de l'insécurité, plus on est matérialiste. (...) les valeurs matérialistes (...) engendrent de l'angoisse, nous rendent plus sujets à la dépression et moins coopératifs. Des études ont montré que les gens savent parfaitement quelles sont leurs véritables sources d'un épanouissement durable -construire des relations solides, s'accepter tel qu'on est, appartenir

à une communauté-, mais une redoutable alliance d'intérêts politiques et économiques s'efforce de les en détourner dans le seul but de les faire travailler plus et dépenser plus. »[10]

Travailler plus, c'est donc avoir moins de temps pour toutes « les choses importantes de la vie », « celles que nous voulons faire »[11] : lire, penser, développer un esprit critique, contester, lutter, partager, créer, œuvrer -dans le sens que lui donne Judith Bernard[12]- ... en un mot, vivre.

Fredric Brown, *La nuit du Jabberwock*, Rivages/Noir, 2007

Alain Damasio, *La Zone du dehors* (1999), La Volte, 2007 (http://www.lavolte.net/lazonedudehors/index_livre.php)

Si à chaque fois que vous entendez « travailler plus pour gagner plus » vous sentez vos poils se hérissier, vous pouvez vous plonger dans la lecture des dossiers de *Courrier international* « Travailler moins pour vivre mieux » (*Courrier International*, n° 896, 2-9 janvier 2008, pp. 26-33) et de *Sciences Humaines* « La démocratie aux portes de l'entreprise » (*Sciences humaines*, n° 187, novembre 2007, pp. 30-45).



[1] Fredric Brown, *La nuit du Jabberwock*, Rivages/Noir, 2007, pp. 34-35.

[2] *C'est le cas de Southwest Airlines, qui s'enorgueillit de compter parmi ses salariés 821 couples.*

[3] Ibrahim Warde, « Joyeuse surexploitation aux Etats-Unis », mars 2002, *Manière de voir*, n° 96, décembre 2007, p. 75.

[4] *Idem*, p. 76.

[5] François Ruffin, "Partage des richesses, la question taboue", *Le Monde diplomatique*, n° 646, janvier 2008, p. 3.

[6] *Ibidem*.

[7] Cité in George Monbiot, « Seule une bonne récession nous sauverait », *The Guardian (extraits)*, in *Courrier International*, n° 896, 2-9 janvier 2008, p. 33.

[8] George Monbiot, « Seule une bonne récession nous sauverait », *The Guardian (extraits)*, in *Courrier International*, n° 896, 2-9 janvier 2008, p. 33.

[9] Alain Damasio, *La Zone du dehors* (1999), La Volte, 2007, pp. 279-280.

[10] Madeleine Bunting, "La frugalité, salut de notre âme", *The Guardian (extraits)*, in *Courrier International*, n° 896, 2-9 janvier 2008, p. 27.

[11] Fredric Brown, *La nuit du Jabberwock*, Rivages/Noir, 2007, pp. 34-35.

[12] Dans son billet « L'effet Jogging. Ou courir moins pour penser plus », publié le 5 juin 2007 sur le Big Bang Blog [http://www.bigbangblog.net/article.php3?id_article=638], Judith Bernard fait une distinction pertinente entre « œuvrer » et « travailler » : « (...) œuvrer c'est travailler dans un rapport d'appropriation avec ce qu'on fait. C'est travailler en étant maître du sens qu'on donne à son activité : on l'a choisie, elle fait sens pour nous, elle est épanouissante, contraignante certes (même écrire un roman, c'est contraignant) mais stimulante et gratifiante ; nécessaire pour soi, pour d'autres raisons que le remplissage du frigo. (...) Travailler vient de tripalium, instrument à trois pieux destiné à ferrer les bœufs ; de là, le travail désigne d'abord l'état d'une personne qui souffre (la parturiente, par exemple). Puis l'activité comme effort pénible, contraint. »



Appel collectif

Petit jeu d'atouchoum

Règle du jeu : voir p. 3 dans l'encadré « Appels de janvier ».

Jeu des carottes



MA P (texte)
et Véron (photo)

Le jeu des carottes que nous connaissons et pratiquons actuellement a une origine très surprenante. En effet, ce jeu est égyptien. Son règlement est gravé sur une pierre, qui fut retrouvée par le plus grand des hasards, en 1780, par un paysan à la recherche de son âne. L'animal s'était réfugié dans un creux de terrain - en fait une tombe anonyme - située à proximité du village des artisans de Deir el Medineh non loin de la vallée des Rois. Ce jeu, dont le règlement n'a que très récemment été révélé, n'a pas fini de se développer sous de nouvelles formes.

* * *

Le jeu des carottes trouve son origine dans l'Égypte ancienne, du temps des pharaons. Ce jeu se voulait un hommage au dieu Khnoum. C'est pourquoi, dans un premier temps, il fut appelé le jeu de Khnoum.

Khnoum est le dieu bélier, animal reproducteur du troupeau et donc considéré comme dieu créateur. Ce dieu, également considéré comme le maître de l'eau était censé contrôler les crues du Nil. Il jouait donc un rôle majeur dans le quotidien des égyptiens.

Le jeu acquit ses lettres de noblesse au Caire. On commença alors à l'appeler : « Le jeu des Caiotes ».

Les règles en étaient simples. Pour jouer il fallait un bélier, autant de petites bottes de foin que de participants, une longue corde de chanvre et un piquet. Le bélier était attaché au piquet à l'aide de la corde. Les joueurs se disposaient en rond tout autour du bélier, à environ vingt pas. Chaque participant devait alors lancer une botte de foin vers l'animal (photo N°1).



Photo N°1 : Botte de foin arrivée près du piquet.

Le gagnant était alors celui dont la botte de foin aura assez tenté le bélier pour qu'il vienne s'en régaler. Le lot que recevait le vainqueur, n'était pas, comme on pourrait le croire, le bélier, mais une poterie à l'effigie de l'animal considéré comme porte-bonheur.

* * *

Quand, en 1799, Bonaparte dut quitter précipitamment l'Égypte, il eut juste le temps d'emporter dans ses bagages la pierre gravée du jeu des Caiotes. Puis, pendant de très longues années, cette pierre connut l'oubli dans une vitrine d'un musée poussiéreux. Ce n'est que vers 1950 que le fils du gardien du musée - grand admirateur de Champollion et passionné d'archéologie - retrouva la pierre. Il s'essaya à la traduction de ses signes. Malheureusement, certains caractères abîmés par des chutes successives de la pierre rendaient la recherche difficile (Photo N° 2).



Photo N°2 : Pierre sur laquelle est gravée la règle du jeu des Caiotes.

Le jeune homme ne se découragea pas et passa de longues heures à la tâche. Résultat, après d'innévitables transformations dues à l'usure du texte, le jeu des Caiotes devint le Jeu des Carottes et le bélier se transforma en lapin.

La règle du jeu devint alors : faites un cercle en bottes de paille et placez au centre un lapin. Les joueurs se postent tout autour du cercle, chacun ayant en sa possession une carotte qu'il lancera vers l'animal (Photo N° 3).



Photo N° 3 : Préparatifs du jeu : le lapin est retenu afin qu'il ne se sauve pas durant l'installation du cercle en bottes de paille.

Le gagnant sera bien sûr celui dont la carotte aura si bien séduit le lapin qu'il viendra la grignoter. Le lot que recevaient les vainqueurs n'était pas comme on pourrait le croire, le lapin, mais son poids en carottes.

* * *

Ce jeu sera ensuite repris et transformé. Ainsi, il est pratiqué à différentes occasions, essentiellement des festivités.

Ainsi, dans le midi de la France, il eut son heure de gloire. On lâchait au centre d'une arène autant de lapins que de joueurs. Le pourtour de l'arène était percé de petites portes numérotées. Chaque participant choisissait un lapin et une porte de sortie, et pendant le jeu encourageait son « petit protégé » à gagner la sortie portant le bon numéro. Tous les coups étaient permis pour arriver à ses fins. On pouvait, par exemple, attirer son lapin à l'aide d'une carotte déposée à la bonne porte ou bien lancer une autre carotte en direction de l'animal d'un adversaire pour l'obliger à regagner le centre de l'arène (Photo N° 4).



Photo N°4 : Arène aux lapins employée dans la version provençale du jeu des carottes.

La bonne humeur était de mise et l'on s'amusait beaucoup à ce jeu qui connut ailleurs en France une légère variante pour les kermesses en plein air. Un seul lapin devait entrer dans une petite construction en bois où l'on avait caché une carotte, en choisissant la porte numérotée qui lui convenait le mieux. Chaque joueur, là aussi, encourageait du mieux qu'il pouvait - avec force cris - le petit animal vers la porte souhaitée.

Dans les deux cas, le gagnant étant bien sûr celui dont les cris et les actions auront si bien guidé son lapin qu'il viendra se faufiler dans la bonne porte. Le lot que recevaient les vainqueurs n'était pas comme on pourrait là encore le croire, le lapin, mais, dans la version provençale, une brassée de lavande et de l'huile d'olive, et lors des kermesses un lot qui allait du saucisson sec, à une bonne bouteille, selon la générosité des donateurs.

* * *

De nos jours on retrouve ce jeu - sous une autre forme encore - sur le NET. Ce n'est plus tellement la carotte qui prime, mais ses fanes. On ne lance plus de carottes à un lapin, mais des défis à des lecteurs et lectrices. Les défis se présentent par exemple sous cette forme : « Ecrivez un texte d'une longueur de 3000 à 5000 signes où l'on trouvera le mot "fanés" trente six fois ! » ou bien : « Donnez une définition déjantée du mot "fanés" avant le 3 décembre, dernier délai ».

Le gagnant est alors celui dont le texte aura si

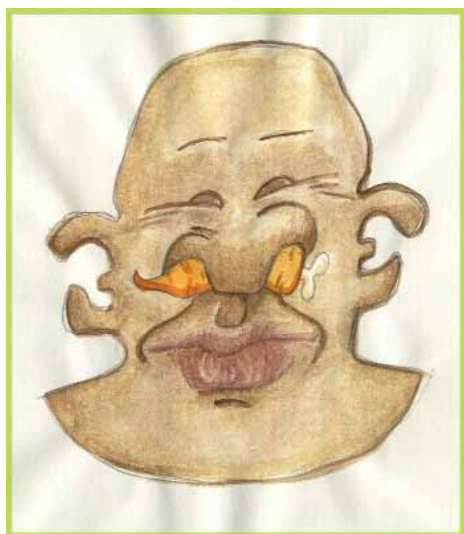
bien séduit les fanes qu'elles viendront le corriger et le publier. Le lot que reçoivent les participants, n'est pas, comme on pourrait le croire, un livre, mais un fan-art de carotte.

* * *

L'hommage au dieu Khnoum est bien oublié. Mais qu'importe, l'essentiel est de jouer !

Voilà comment grâce à un petit âne égaré, un jeu dédié à un dieu égyptien est arrivé jusqu'à nous après maintes transformations et ce n'est peut-être pas fini. Qui sait ce que nos enfants en feront ?

Carotte que elle dise nos grands méres



Papistache (texte)

Grisette (dessins)

En trente années de service au Bureau des Recherches des Adresses Mal Libellées, Jean-Claude Letailleux avait dû se coltiner de sacrées énigmes. Ses collègues se souvenaient de la maestria avec laquelle il avait résolu celle de la lettre vierge au format 19 x 91. Son sens olfactif incomparable avait vite deviné les effluves d'oignons dont le jus masquait l'adresse de la congrégation des adorateurs du bulbe aphrodisiaque.

Le souffle court de Juanita précéda la lente irruption de ses cent trente kilogrammes à l'intérieur du bureau maladivement rangé de notre héros. Celui-ci ressentit le frisson qui préluait toujours aux grandes enquêtes.

Un sixième sens !



- Dou travail por voch, Chean-Clau, mâchonna la concierge-réceptionniste en expectorant l'équivalent de la consommation annuelle de biscuits pour apéritif de l'enquêteur vedette du B.R.A.M.L.

Il n'était que huit heures trente-cinq !

Juanita retourna à ses obscures tâches ménagères.

Le paquet, une boîte à chaussures pointure 41

-il l'avait jaugée en une fraction de seconde- reposait désormais sur la table de Jean-Claude.

Son premier geste fut de faire disparaître au moyen d'un antique aspirateur Electrolux bordeaux, métal et cuir, les déchets organiques échappés à l'appétit de Juanita.

L'adresse, manuscrite -un stylo-plume Parker des années 1960 à 1963, à réservoir d'encre- retint son attention :

« **carotte que elle dise nos grands mères** ».

L'accent aigu sur « mères » lui fit éliminer d'emblée le canular possible. Son instinct ne l'avait jamais trompé.

- Voyons, « **que elle** », fastoche ! se laissa aller le grand escogriffe. Je saisis le « **n** » de « **nos** » et voici donc : « carotte quenelle **dise os** grands mères ». Limpide !

« **Dise os** ». Un débutant aurait conclu « dix os ». Jean-Claude s'amusa de la confusion que n'importe lequel de ses collègues aurait commise. Il fallait lire « **désosse** » bien sûr.

Le message prenait corps.

« **Carotte quenelle désosse grands mères** »

L'accent aigu, simple erreur de direction pour le néophyte, au contraire fut riche de sens pour notre singulier compagnon. Cela signifiait en toute certitude que le terme se devait de prendre place en début d'adresse tout en recouvrant le sens originel de son accent grave :

« **Grands mères à l'accent grave carotte quenelle désosse** »

Une autre inversion s'imposait. L'axiome de Letailleur, gravé en lettres sympathiques au-dessus de son bureau. « Toute inversion se double d'une autre inversion qui lui est symétrique, toc ! »

« **Grands mères à l'accent grave quenotte car elle désosse** »

La lettre « **s** », surnuméraire, de « **grands** » l'intrigua deux secondes pas plus, autant que l'absence du tiret entre les deux mots : **Grands** et **mères**.

Grand avec « **s** » **sans tiret mères**.

Grand avec « **s** » **sans tiret mères**.

« **Grand-mères sans tiret, à l'accent grave, quenotte avec elle car "s" désosse** »

Axiome de Letailleur.

« **Grand-mères sans tiret, à l'accent grave, quenotte avec "s" car elle désosse** »

L'adresse prenait forme :

**Grand-mères SANTIRET
à l'Accent Grave
Quenotte avec elle « s »**



Restait « **car désosse** » ; « **dés car osse** » certainement pour « **des carrosse** ».

Seulement manquait un « **s** » à ce faux pluriel, ce ne pouvait être une erreur, plutôt un indice.

Un indice ? Bien sûr ! Jean-Claude venait de résoudre l'énigme.

Un presque synonyme de « **Des** » qui rime avec indice, voyons lecteurs adroits, c'est... « **bis** »

Biscarosse. Profitons-en pour doubler la lettre « **r** » et voici qu'apparaît la ville des destinataires :

BISCARROSSE !

Les grand-mères **Santiret** ne pouvaient que crêcher dans les Landes à **Biscarrosse**.

**GRAND-MÈRES SANTIRET
à l'«ACCENT GRAVE»
QUENOTTE AVEC ELLES
BISCARROSSE LANDES**



Les grand-mères Santiret et leur petite-fille Quenotte recevraient leur paquet avant quarante-huit heures. L'odorat de Jean-Claude avait décelé les senteurs sucrées d'un potimarron, de carottes et de noix fraîches qui allaient permettre aux vieilles dames en résidence à l'hôtel « à l'Accent Grave » de réjouir leurs palais fins. Vérifier que cet établisse-

ment hôtelier enorgueillissait bien la jolie station balnéaire ne lui avait pris qu'une poignée de secondes. Les effluves âcres d'un doudou joint au paquet et réclamé, sans doute, lui permettaient d'estimer l'âge de Quenotte à moins de six ans. Il se l'imaginait jouant sur le sable de la plage déserte en cette demi-saison.

Un doux rêve commença à s'installer. Jean-Claude le balaya d'un revers de main. L'employé modèle refit surface, il croisa les mains sur le maroquin immaculé de son bureau Georges Mandel. Juanita n'allait pas tarder. Son souffle emplissait le corridor. Les narines de Letailleur frémirent pour la seconde fois de la journée, il était huit heures quarante-sept !

Jolie jambe secrétaire

Zag

Quelle belle histoire que celle des jolies jambes des secrétaires qui peuplent nos bureaux et nos salles de réunion ! Mais que de batailles et de combats ont dû livrer les stylistes pour que l'on puisse aujourd'hui admirer ces formes élégantes et galbées.

L'histoire est plus ancienne que l'on croit, et il faut remonter au XVII^e siècle et à la cour du Roi Soleil pour comprendre les phénomènes de mode et l'émancipation des mœurs qui ont accompagné cette révolution plastique.

Alors que les armées de France triomphent aux portes du royaume et que toutes les cours d'Europe pâlisent d'envie devant le flamboyant palais de Versailles, le roi Louis XIV a du mal à contenir la frustration qui l'envahit à chaque fois qu'il met les pieds à la compta pour boucler le budget de sa teuf mensuelle au Grand Trianon.



Et Roberto s'en retourna dans son atelier. Pendant sept jours et sept nuits, il fit valoir toute l'étendue de son talent : manier le ciseau, expérimenter les textures, faire chanter les couleurs et révéler les formes, rien n'avait de secret pour le talentueux styliste milanais.

Autres temps, autres mœurs, les deadlines furent respectées scrupuleusement : Louis reçut en temps et en heure le somptueux costume avec lequel il ouvrirait le bal, et s'en para majestueusement pour rejoindre Roberto à la compta et découvrir les jolies jambes de ses secrétaires.



« Quel gâchis » se lamentait en effet le roi en quittant le secrétariat de la belle Clotilde, qu'il avait promue vicomtesse de la Macquereau d'Excelle, dans le secret espoir de l'honorer bientôt d'une manière plus royale. En attendant ce jour béni, Louis convoqua le styliste du palais - que nous appellerons Roberto pour les commodités du récit - et lui fit part de ses contrariétés.



Roberto présenta à Louis le fruit de son labeur : en troquant l'austère orthodoxie des jambes par des courbes généreuses et galbées, il venait d'écrire une nouvelle page des Arts Décoratifs.

Le style rococo était né.



Il va sans dire que Roberto fut viré.



Chute de carotte



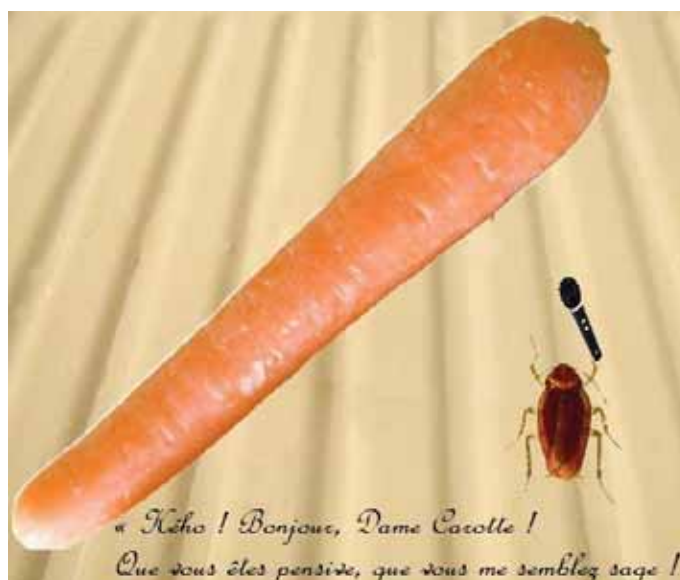
1/ C'est une première pour moi, il ne faut suurtout pas que je me loupe! Mon baptême du feu, ma première interview. Ca me traquouille un max tout ça. Ah, je la vois, elle est là. Qu'elle est belle cette donzelle, ainsi allongée ! Je m'approche, je me lance. Le grand saut !



InFolio et E kwerkwe

2/ « Ici Bob le Kafard, sur l'évier de la cuisine, avec la Carotte. »

Une bonne accroche, ça. Je sens venir le truc, ça me botte ! Et puis s'il le faut, je pourrai réenregistrer les questions.



3/ Pas très proluxe la donzelle. Je continue, elle doit attendre ma question.

« Alors, Princesse, comment tu te sens dans cette cuisine ? Cet évier est-il confortable ?

- ... »



4/ Toujours pas de réaction. M'entend-elle ? Je vais m'approcher encore.

« Euh, très noble Dame Carotte, euh, je m'excuse de vous déranger, mais, euh, vous qui rayonnez en ces lieux, euh, comment vous sentez vous euh sur cet espace de travail à la surface euh reluisante ?

- ... »

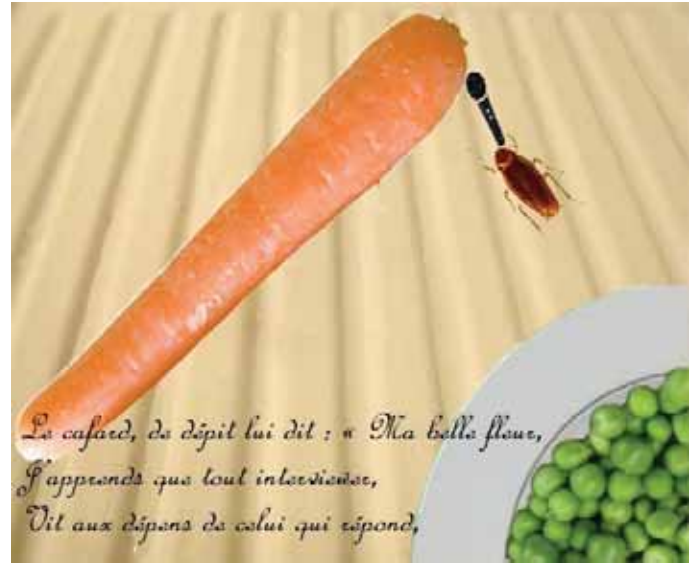
Même en y mettant les formes, elle ne moufte pas. Est-elle sourde ?



5/ Ca y est, j'ai compris ! Comment j'ai pu être assez bête pour penser qu'une carotte pouvait parler ? Le bizutage du débutant, c'est bien ma veine... je me suis fait berné.

Elle ne réagit toujours pas alors que je la touche presque... je les retiens, les collègues !

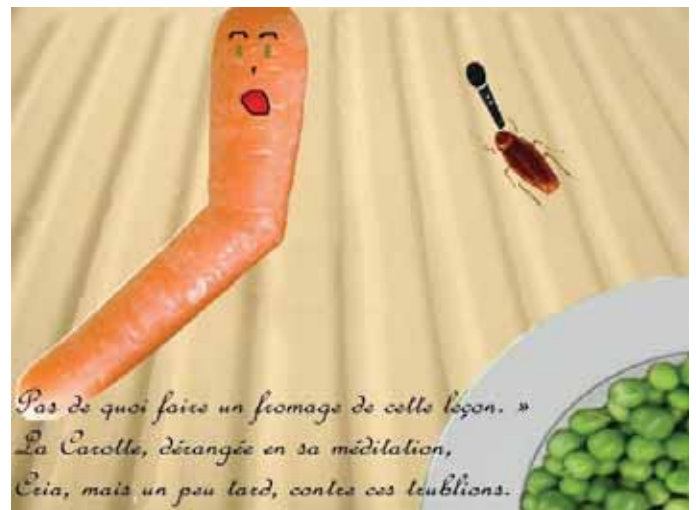
Mais, cachons-nous ! Assez bête pour ne pas savoir qu'une carotte ne parle pas, mais pas encore assez pour ignorer que les bipèdes n'aiment pas nous voir dans leur cuisine.



6/ Ah, le bipède a apporté quelque chose. Mais voilà que nous avons maintenant de la compagnie ! Des petits pois !

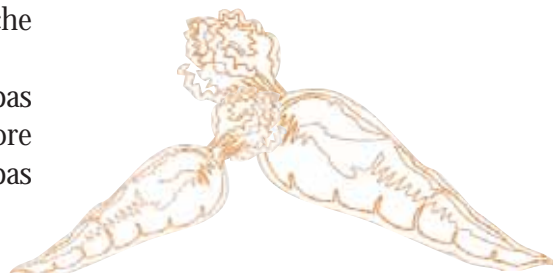
« Mangez-nous, mangez-nous, mangez-nous ! »

Et quel raffut ils font ! En voilà au moins des légumes qui parlent !



7/ « Chuuuuutttttt ! C'est pas un peu fini, oui ? Pas moyen d'être tranquille pour faire sa méditation zen ici !!! »

Et c'est ainsi que l'on fait chuter une carotte...



Fanes + carottes + vertu

E kwerkwe et InFolio



Le champ de carottes psychosensibles, un ancien stade traversé d'une allée étroite en terre battue, était d'une banalité de jardin potager, mais personne ne se laissait prendre à son aspect anodin et inoffensif. Les questions de vertu qui se réglèrent sur ce champ d'honneur finissaient trop souvent en compost pour que l'on prenne l'épreuve à la légère.

Au bord du champ attendait une jeune fille. Elle se tenait très droite, un peu raide peut-être, mais elle souriait. À côté d'elle, son père fronçait les sourcils, et sa mère regardait droit devant elle, les lèvres pincées. Elle était soupçonnée d'avoir fauté... L'honneur de la famille était en jeu.

Plus loin, un homme était assis sur les gradins bondés, les mains crispées sur les genoux. Il savait, pour la meilleure des raisons, que l'assurance de la jeune fille n'était pas due à sa virginité intacte mais bien au souvenir d'une satisfaction supérieure.

Les sifflets, les hurlements et les insultes faisaient trembler les gradins. Les autorités avaient

l'habitude de fermer les yeux sur les règlements de compte qui avaient lieu sur les champs de carottes. Les foules avides qui s'entassaient à leurs abords tenaient moins à l'établissement d'une vérité qu'au spectacle du châtiment. Escrocs, tricheurs, assassins... un soupçon suffisait pour y être traîné, et tenter d'échapper à l'épreuve équivalait à un aveu. Pourtant, la coutume avait beau être dure aux femmes, c'était la première fois qu'une jeune fille était convoquée sur un champ de carottes - quelles rancœurs, quelles jalouses mesquineries avaient abouti à une telle bassesse? Aucun des hommes qui tempêtaient sur les gradins ne semblait plus le savoir, seule comptait l'épreuve à présent, et son issue si certainement fatale.

Les oreilles rouges, ses parents regardèrent la jeune fille entrer sans une hésitation dans le champ de carottes. Une légère brise sembla d'abord agiter l'extrémité de leurs fanes. Puis les témoins stupéfaits virent les carottes, bouleversées, tendre leur feuillage vers la jupe dont l'ourlet les balayait. Un cercle frémissant dont la jeune fille était l'épicentre parcourut le champ de part en part : elle marchait sur une écume herbeuse, sans paraître se soucier des caresses qui alourdissaient sa jupe. L'éclat orange des carottes perçait parfois entre les vagues, mais il était aussitôt enfoui sous les fanes délirantes, qui mêlaient leur vert sombre au vert plus clair, plus secret, de l'envers de leurs feuilles. Au-dessus du champ, l'air vibrait et ondulait comme sous l'effet d'une forte chaleur.

La traversée achevée, la jeune fille adressa un clin d'œil à l'homme assis dans les gradins, et rejoignit ses parents rayonnants qui la serrèrent dans leurs bras avec honte et soulagement avant de l'emmener en toute hâte, comme craignant que les carottes ne se ravissent. Un silence pénible était tombé sur le stade, qui se vida rapidement de ses derniers citoyens. L'homme qui semblait avoir un intérêt si personnel au résultat de l'épreuve finit lui aussi par partir.

Dans le champ, les carottes fiévreuses et pâmées ne bougèrent plus jusqu'à la nuit, ne secouèrent pas même leurs fanes, molles d'épuisement.

Petit tapis volant à fabriquer

MA P (texte)

Tapis sans volant

Véron (photo et couture)

Une jeune femme portant un badge sur lequel on peut lire « Brigitte » se présente à Madame Bernard et à ses élèves :

- Bonjour Madame, bonjour les enfants, je suis votre guide.

- Bonjour Madame, répondent les jeunes visiteurs tous en chœur !

- Si vous voulez bien me suivre nous allons commencer la visite. Passons d'abord dans cette pièce. Entrez, il y a de la place pour tout le monde, ne vous bousculez pas ! Vous voyez ici dans ces vitrines nos principales spécialités : les poupées de chiffon aux visages peints à la main, les ours de toutes les tailles, chacun habillé de façon différente, les "garçons" en gilets et pantalons, les "filles" en robes à volants, les pantins acrobates vêtus de couleurs vives ...

- Madame ... où sont les tapis volants ?

- Ah, bien sûr, c'est surtout cela qui vous intéresse ! Nous les présentons à part. Il vous faudra attendre encore un peu pour les découvrir ... Patience ! Allez, commençons la visite. Suivez-moi !

Le groupe traverse tout d'abord la salle de découpe des tissus et observe au passage comment les ouvrières se servent de gabarits en fin métal pour obtenir rapidement les formes désirées. Dans la salle suivante les élèves assistent à l'assemblage des différentes pièces qui, sous les doigts experts des ouvrières, deviennent rapidement des jouets aux formes reconnaissables. Le travail se fait ici à l'ancienne : entièrement à la main.

Dans la troisième salle, c'est le rembourrage et la finition. Les enfants ne prennent pas le temps d'observer les panneaux indiquant les différentes étapes de fabrication, comme leur professeur le leur avait recommandé. Ils se précipitent vers les jouets terminés :

- Oh la belle poupée !

- Et ce gros nounours avec son bonnet rouge !

- Moi j'aime bien celui-là, il est mignon avec son gilet à carreaux et son pantalon vert !

- Moi je voudrais bien voir les tapis volants ! réclame Corentin.

- Oui, oui, les ta-pis vo-lants, les ta-pis vo-lants ! scandent alors toute la classe !

Madame Bernard a du mal à les rappeler à l'ordre !

Brigitte alors intervient en leur disant que cette partie de la visite doit se faire dans le plus grand silence, sinon cela ne sera pas possible ... L'effet est immédiat, bien sûr, et c'est dans le plus grand calme que les enfants, après avoir traversé un couloir aux murs décorés de photos de tapis tous plus beaux les uns que les autres, pénètrent dans un atelier rempli

de rouleaux de tissus rangés soigneusement sur des étagères, couleur par couleur. (Photo N°1)



Photo N°1 :
Différents accessoires.

Corentin -désigné comme reporter du groupe pour la fabrication des tapis volants- prend en photo différents accessoires : tissus colorés, fils, dé, ciseaux ... disposés sur une table.

Brigitte intervient alors :

- Voyez-vous, les enfants, vous avez de la chance car vous allez pouvoir assister aux différentes étapes de la réalisation des tapis volants. Actuellement nous avons une commande spéciale de 50 tapis volants sur le thème de la carotte qu'un industriel de l'agro-alimentaire veut offrir en cadeau à ses clients. Les tapis sont réalisés en patchwork. Ce que tu viens de photographier, Corentin, ce sont les tissus et les fils que nous avons choisis pour réaliser cette commande exceptionnelle. Je vous laisse admirer le travail de patience de Madame Blanchard.

Puis Corentin, avec ses camarades, suit Brigitte vers l'atelier électronique, où une demi-douzaine d'ouvriers travaillent sur des postes de soudure.



Photo N°2 :
Petit outillage avec plume.

Corentin prend une photo du petit outillage disposé près d'un poste de travail non sans avoir ajouté une plume qu'il avait dans sa poche -comme ça... « pour faire beau ! »- (Photo N°2)

- Maintenant, Corentin, tu ne pourras pas photographier l'étape suivante c'est-à-dire la mise en place du montage

électronique, car c'est un procédé secret. Tout ce que je peux vous dire c'est que nos techniciens y ont travaillé pendant deux ans. Par contre vous allez tous pouvoir admirer un « Tapicarotte » -comme nous l'avons appelé- que Madame Blanchard vient de terminer. Il passera ensuite dans les mains de nos spécialistes qui lui « apprendront » à voler !

- Oh, qu'il est beau ! Les belles couleurs !
- Si j'étais un lapin, j'aurais bien envie de le croquer !
- On pourra voir voler un tapis ? (Photo N°3)



Photo N°3 : « TAPICAROTTE ».

- Oui, bien sûr, il va y avoir des essais dans quelques instants.
- Ah ! Chic alors !
- Oui, c'est super !
- Youpi !!!
- Prépare ton appareil, Corentin !
- Ah ! les voilà ! On peut y aller ?
- Oui, vite, suivez-moi à l'extérieur. L'essai va commencer.

Un jeune homme posté sur « la piste d'envol » pointe alors une télécommande vers un tapis posé au sol et celui-ci se met à planer le plus naturellement du monde.



Photo N°4 :
Essai de vol.

Corentin réussit à prendre deux superbes photos de l'exploit. (Photo N°4 et N°5)

Les enfants sont surexcités, ils crient leur joie et applaudissent le technicien qui fait voler devant eux ce magnifique « Tapicarotte » !

- Eh bien, dit Madame Bernard, voilà une visite particulièrement réussie, n'est-ce pas, les enfants ?

- Oh oui !
- Si seulement on pouvait avoir un tapis volant nous aussi !
- Vous feriez comme Aladin !
- Aladin ? Qui c'est ?
- Nous verrons cela en classe demain, je crois que cette histoire vous plaira !

- Vivement demain alors !



Photo N°5 :
Suite des essais de vol.

T tapis sans volant

Dim. à l'arrêt : 28 x 15 cm environ.

Dim. en vol : laissées au choix de l'utilisateur.

GPS en option ou utilisation d'une adresse postale valide .

Carburant : eau

Consommation aux 100 km : +/- selon la saison, trois fois rien en hiver

Recyclage possible en cas de maux des transports (dessous de verres si on aime le jus de carottes, litière pour lapin nain de

ville, chiffon à cirer les bottes de jardinier...)

Vous aimeriez beaucoup conduire ce tapis sans volant ? Véron-la-généreuse, artiste et fan de Fanes de carottes, nous en a fait don. Et nous, nous avons imaginé une façon très équitable de le faire gagner au plus poète d'entre nos auteurs...

Rendez-vous le mois prochain pour des enchères poétiques !



Les auteurs de janvier

ANNICK BOTT



Retraitée de l'enseignement de SVT. J'ai deux grands enfants. Je partage mon temps entre la lecture, des promenades dans la nature avec mon homme, des activités associatives, et ma passion des fleurs.

COCJE



Aurait pu naître en Italie. Née une première fois en France puis d'autres fois après.

A d'abord testé la musique, pour continuer dans la photo en passant par le cinéma. Quelques expérimentations culinaires viennent s'ajouter depuis peu.

La tête toujours remplie de questions et de rêves, espère parcourir le monde avec sa moitié.

Blog : [le cahier virtuel](http://lecahiervirtuel.blogspot.com)
<http://lecahiervirtuel.blogspot.com>

E KWE RKWE



Toute petite, je voyais rarement les lampadaires à temps pour les éviter. Adulte, je continue à rêver debout, et n'évite pas toujours les obstacles qui se sont faits plus subtils.

Ecrire? Non, surtout pas. Mais jouer, oui, toujours, dans le bac à sable de Fanes de Carottes où je me sens si bien - tant pis pour Georges, pour Ursula, pour Paco, pour

Alain... S'amuser, ce n'est pas vraiment trahir.

GRISETTE



Grisette, de passage auprès de ses géniteurs aux anges, s'installe en tailleur sur le canapé prune. Sa boîte d'aquarelle à ses côtés, elle entreprend de fournir quelques illustrations pour le texte de son Papounet.

- Mon petit papa, tu as choisi la formule la plus absconse, je te reconnais bien là !

Carottes donc qu'elle interprète à sa sauce. La consigne lui semble hermétique, qu'importe ! D'anonymes grand-mères se prêtent à la pose et surgissent de la caresse du pinceau sur le cube de peinture.

Son crayon, son pinceau, elle ne les a pas lâchés dps ses premiers bonhommes têtards.

La voilà livrée à la quête inlassable de contrats éphémères : intermittente du spectacle. Son vœu ? Trouvez-lui un cirque ou un théâtre itinérant, elle l'habillera de ses costumes et de ses fantaisies.

Le carnaval de Marseille, en 2008, devrait voir évoluer quelques marionnettes géantes dont les costumes seront sortis de son carnet à croquis puis de son aiguille alerte.

INFOLIO



J'erre de lieux en lieux, de livre en livre, de site web en site web...

J'ai parcouru une bonne part de l'Est

de la France du Nord, au Sud, puis retour au Nord, et mon parcours ne veut pas s'arrêter... bien malgré moi parfois.

Mes yeux quant à eux se promènent un peu sur tout ce qui se lit, science fiction, fantasy, policier, romans d'un peu partout dans le monde, parfois en anglais, ou en allemand. Sur la toile, je fréquente quelques blogs, quelques forums et espaces de discussion assimilés.

Blog : [InFolio dans tous ses formats](http://infolio.over-blog.com)
<http://infolio.over-blog.com>

KLË LLE



J'ai déjà 37 ans et trois enfants sympas.

Je travaille dans une administration... Je suis pianiste à mes heures perdues...

Lectrice à d'autres heures perdues... Et j'aime jouer avec les mots et les émotions à des heures que je cherche encore.

Blog : [une valse des petits riens](http://unevalsederien.canalblog.com)
<http://unevalsederien.canalblog.com>

MA LAURIE



Genre terrien, avec yeux et bouches sur le visage, dix doigts formatés au pianotage sur clavier, cercelet en panade, bédéfilôvent, buveur de génépi modéré et cueilleur d'argousier les matins d'hiver par moins dix degrés celsius. Le poil doux et clairsemé ce mâle ô rit vous donnera entière satisfaction si vous ne

l'agressez pas.
Blog : le génépi et l'argousier
<http://legenepietl'argousier.over-blog.com>

MAP



Amie de la nature et des jeux de mots pour lutter contre tous les maux !

PAPISTACHE



Conçu une nuit de Saint-Sylvestre porté une demi-douzaine d'heures, il est né un matin de janvier 2007 à 6 h 01, déjà vieux, chauve et sage !

Il se ressource au contact de l'humus et s'oxygène en plantant un genou en terre.

Physiquement c'est la silhouette de Don Quichotte, sa curiosité s'apparente à celle de Pinocchio, son âme s'inspire de l'épopée de Lancelot du Lac et le Philémon de Fred est son camarade de jeux.

Le os de l'Espagnol, les articulations de l'Italien, la candeur du Breton, et l'épaisseur de papier du dernier, vous vous doutez que derrière s'agit un montreur de marionnettes.

Mais devant le spectacle de Guignol et Gnafron, qui se soucie d'apercevoir la tête de celui qui, par nécessité professionnelle, se tient derrière le castelet ?

Blog : Papistacheries
<http://papistacheries.canalblog.com>

ROSE (ALU)



Nouvelle variété fraîche ment éclosé, coloris exclusif pour blogzine de (science) fiction. En promenade entre les feuilles et les fanes.

Blog : ce que dit Rose
<http://rosealu.canalblog.com>

STELLA
SABBAT



Elle, c'est Adèle*. Et Adèle, elle est infiniment moins socialement conforme que moi, plus évidemment anarchiste, plus radicalement féministe, plus résolument dans l'action, plus courageuse aussi..., mais j'y travaille.

* Adèle Blanc-Sec, dont Jacques Tardi conte et illustre avec talent les Aventures Extraordinaires.

VANINA



Née en 1964 à Paris, dans un milieu artistique. « Petite dernière » d'une famille de 6 enfants, j'ai été prénommée Vanina grâce à une superbe danseuse mi-corse mi-berbère que mon père allait « croquer » (dessiner) dans l'atelier du chorégraphe Malkovsky. « On » me dit collectionneuse de collections...

J'ai un fils, né en 1987, dont le père est décédé en 1995.

J'ai retrouvé en 2005 mon premier Amour ; il est l'homme de ma vie !

Deux aphorismes qui accompagnent ma vie :

- « Il ne faut jamais oublier ses rêves. »

- « Ma liberté s'arrête là où celle des autres commence. »

Sourire

Blog : Art'moureusement votre
<http://artmoureusement.canalblog.com/>

VERON



A 50 ans passés, je me demande encore pourquoi la « lecture » reste mon plus mauvais souvenir d'enfance et de scolarité...

Blog : Veron fot'
<http://verofotos.hautetfort.com>

ZAG



Voilà 8 ans que Zag s'ennuie dans son labo de socio : compter les gens, disséquer leurs habitudes et échafauder des théories alambiquées sur leurs comportements n'ont jamais fait beaucoup rêver...

Alors un jour, Zag a emporté avec lui un carnet et un crayon. Un trait, un mot, une idée, et le voilà lancé dans la blogologie illustrée et appliquée ! Il ne sait pas très bien ou tout cela va le mener, mais pour le moment, il s'amuse beaucoup, et c'est bien cela le plus important !

Blog : <http://www.lescarnetsdezag.canalblog.com>



Ce web-numéro a été réalisé par

Cocje, E kwerkwe, InFolio,
Rose et StellaSabbat.

Mentions légales

« Les photos, peintures et textes de ce Fanzine ne sont pas libres de droit. Toute reproduction, même partielle des images et des textes est strictement interdite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). »

Glossaire

SFFF et (S)F

Science-Fiction, Fantasy & Fantastique. *Fanes de carottes* traite de (science) fiction - c'est à dire de science-fiction, de fantasy, de fantastique, mais de n'importe quel autre genre littéraire aussi (d'où les parenthèses). Parce que ce qui compte, c'est le mélange des genres !

Fanzine

Le fanzine (contraction de **fanatic magazine**) est un périodique (ou aperiodique) indépendant, créé et réalisé de manière désintéressée par des passionnés de bandes dessinées, de science-fiction, etc., et diffusé à un très petit nombre d'exemplaires.

Blog

Un blog ou blogue (aphérèse de **web log**) est un site Web constitué par la réunion d'un ensemble de billets (appelé aussi notes ou articles) triés par ordre chronologique. Le blogueur (tenant du blog) y publie un texte, souvent enrichi (illustrations, hyperliens, etc.) sur lequel chaque lecteur peut le plus souvent apporter des commentaires.

Blogzine

Le blogzine de *Fanes de carottes* est un magazine, mensuel, publié sous forme de blog. La publication des articles est étalée sur le mois, à raison d'un tous les jours (ou tous les deux jours).

Fanes de carottes - mode d'emploi

Fanes de carottes est un blogzine qui traite de (science) fiction - voire de SFFF. C'est, comme dans un magazine papier avec des rubriques variées : des textes, des illustrations, des feuilletons, des articles de fond, des chroniques, des jeux, des recettes, des définitions, un courrier des lecteurs...

Tous les mois, nous lançons divers appels pour préparer les numéros à venir. Vous avez une idée, une envie, un peu de temps ? Un clavier, des crayons de couleur, un appareil photo ? Surtout, vous avez envie de vous amuser ? Il suffit d'avoir envie, tout le monde peut participer !

Dans les catégories du blog, vous trouverez :

- les appels en cours : tous les détails sur les appels à textes, à jeux, à feuilletons du moment, auxquels vous pouvez participer.
- les appels permanents : les recettes littéraires, le dictionnaire de la SFFF, auquel sont venus s'ajouter le port-folio et les vœux sont ouverts en permanence, vous pouvez jouer quand vous voulez.

Appels de février

E toile filante

Vous pouvez répondre à cet appel soit :

- sous forme de **texte** (en 10 000 signes maximum), soit
- sous forme d'œuvre **graphique** (dessin, bande dessinée et strips, photo, collage, etc.)

réagir le suivant.

Chaque participant écrira un tout petit **texte** pour pouvoir aller vite de 2000 caractères environ.

Matins

A nachroniques

Petit jeu du courrier

Le principe est le suivant : Le premier participant devra imaginer une lettre, que recevra le suivant.

La réponse sera transmise au troisième qui devra imaginer une réponse.

Pour rester dans le thème de la fiction, nous vous demandons de ne pas tomber dans les banalités de la pluie et du beau temps, mais que votre lettre raconte une histoire à laquelle pourra

Ce **feuilleton du dimanche** devra comporter entre quatre et douze épisodes d'un maximum de 15 000 signes chacun.

Attention : l'appel à **texte** porte sur un feuilleton, et non une novella.

C'est-à-dire que vos épisodes doivent être construits de façon indépendante, doivent avoir une chute, et laisser planer le suspense jusqu'à l'épisode suivant.

Vous pouvez également interpréter cet appel sous forme **graphique**.

